



Mas de Taperal

Se lever. Marcher. Observer.

Être baignée de lumière,
fouler la terre blanche, assoiffée.

Le vent dans les pins, le souffle du lieu.

Exercer son corps, aiguïser son esprit.

Laisse couler les idées,

les impulsions.

JOUER JOUER JOUER c'est JOUIR

Des cornes de bœuf apparaissent.

Invoquer

Dali. Buñuel.

ELLE sera nue.

elle portera les cornes.

L'objet téléphone comme œil,

comme mémoire.

Nue entre les oliviers, les amandiers,

tôt le matin, avec les cornes.

Battre le sol de ses pieds,

en soulever la poussière

Est-ce qu'elle sera la bête ?

Le toréador ?

Les deux ?

Peut-être...

du sang ?peut être du lait....

Ou seulement de la boue.

Ce projet marque pour moi une étape nouvelle. J'essaie d'approcher ma propre pratique à travers les matières et les formes que je trouve ici. Elles s'imposent, m'invitent à créer, réveillent ma réflexion sur le corps. Épines, cornes, terre, insectes, fleurs desséchées : chacun de ces fragments m'ouvre un geste, une image.

Quelques semaines avant mon arrivée à Mas DeTaperal, j'ai visité la maison de Dalí. J'en garde l'empreinte : la poésie des lieux, la puissance des objets, les associations étranges qui tissaient son univers. J'ai aussi été happée par la chaleur de l'été : les corps allongés, écrasés, presque fondus dans les sièges, engloutis par la masse ardente. Ces visions m'accompagnent encore, en écho à mes lectures et relectures autour du surréalisme, de Dalí, de Bataille et de son œuf.

Peu avant mon départ, j'ai aussi reçu dans mon atelier la personne en charge du Dailybul à La Louvière. Un projet d'exposition solo se dessine. Nous avons parlé de Topor, de sa collection, et de la manière dont nos univers pourraient dialoguer.

À Mas Del Taperal, je travaille avec ce que le territoire m'offre. Je collecte, je dessine, je filme, je performe. Le bestiaire (taureau, insectes, mues, cornes) croise l'observation naturaliste (terre friable, pins, ombres, fleurs sèches). Le jeu s'impose au centre : jouer avec la matière, le corps, l'image. Car jouer, c'est aussi jouir, chercher sans relâche une narration du vécu, du sensible, de l'être.

Dans mon travail, le corps entre en relation avec des objets, des éléments de mobilier, des matériaux bruts ou symboliques. Cette relation n'est ni purement utilitaire, ni décorative. Elle s'inscrit dans une tension : celle d'un corps qui cherche à habiter ou à perturber le monde des formes figées.

Cette tension évoque parfois, malgré moi, des pratiques issues des sphères BDSM, telles que la forniphilie — ce terme, soufflé par Tristan Trémeau quelques jours avant mon arrivée ici, désigne la pratique où le corps devient meuble, où le mobilier devient partenaire. Mais là où cette pratique met en scène domination et soumission, je détourne cette dynamique vers une recherche poétique, rituelle et politique.

Le mobilier devient alors point d'appui symbolique : charge, totem, prolongement du corps, voire corps en soi. Je ne cherche pas à "devenir meuble", mais à bousculer les hiérarchies entre humain et objet, animé et inerte.

Je me glisse dans cette zone trouble où le corps cesse d'être sujet souverain pour devenir matière parmi les matières, territoire d'inscription, de transformation, de fiction.

Ce qui m'intéresse n'est pas la performance pour elle-même, mais la manière dont le corps peut incarner une idée, un conflit, un désir, une mémoire. Le mobilier devient trace, interface, partenaire de jeu. Il ouvre cette question : qu'est-ce qu'un corps libre, dans un monde saturé de formes normées et de rôles figés ? Ainsi, je cherche des points de bascule. Le corps n'est jamais neutre. Je me tiens dans cet entre-deux — entre geste et obsession, pulsion et objet. Là où la forniphilie codifie les rapports de pouvoir, je tente d'ouvrir un espace de jeu et de trouble. J'invoque l'héritage surréaliste et féministe de figures comme la Femme-tiroir de Dalí ou les Femmes-maisons de Louise Bourgeois : des corps devenus contenant, architecture, extension d'un espace mental. La pensée de Bataille circule en souterrain : le goût pour la transgression, l'érotisme comme connaissance, la confusion du sacré et du matériel, du sublime et de l'abject. Ce que je cherche n'est pas à choquer. Ni à séduire. Mais à ouvrir une faille. Une brèche où le corps — traversé, contraint, glorieux ou minuscule — devient à la fois parole et image.

Mon travail avance comme une suite de rébus : dessins, vidéos, performances. Ensemble, ils tentent de composer une mémoire poétique du lieu, entre présence et effacement, soin et blessure, réel et imaginaire.

Un passage de Vinciane Despret résonne particulièrement avec ma manière de travailler :
« ... les œuvres elles-mêmes allaient produire ces liens, je devais les laisser se connecter entre elles, en me fiant à leur puissance d'articulations et de friction. Je devais me laisser travailler et instruire. Je devenais moi-même l'objet de l'expérimentation : me rendre disponible à ce que les pièces allaient créer entre elles, de liens, de questions, de connivences, d'être nouveaux, de réponses que je devais apprendre à accueillir. J'ai enfin trouvé le moyen de rompre avec les explications. »
(V. Despret, Récits de ceux qui restent, p. 38)

Aujourd'hui, lundi 8, je réalise qu'il ne me reste que quatre jours ici. Une douce nostalgie m'envahit : celle d'avoir encore tant à faire. J'ai appris ici à ralentir, à laisser le temps s'installer. La quiétude du lieu a infiltré ma pratique. C'est sans doute le véritable enseignement de cette résidence. J'aimerais revenir pour filmer, avec caméra et pied de caméra que je ferai livrer ou glisserai dans une plus grande valise. J'achèterai aussi un nouvel ordinateur : ma vieille machine ne suit plus, et pour le montage vidéo, cela compte. Mais je reviendrai, parce qu'il faut parfois accepter que le travail prenne son temps. Je n'avais jamais dessiné ainsi. Cela me surprend. J'intègre désormais à mes dessins une empreinte de cette terre. Je peins avec la poussière ocre, trace la silhouette de ces arbres fascinants, assemble les épines en couronnes, en nids. Je croise ce qui vient de moi avec ce qui s'offre à moi. La vidéo ne ressemblera peut-être pas à celle entrevue en rêve — mais peu importe. Elle existe déjà, quelque part. Elle existera à nouveau, avec les bons outils, peut-être aussi avec une présence-complice à mes côtés pour filmer. Capturer ?

Hier, c'est Deleuze qui s'est invité, avec son « devenir-animal ». J'ai aimé les images qu'il déployait. J'en retiens une idée simple : sortir d'une identité close pour s'émanciper. Car il n'est pas de territoire sans vecteur de fuite.



Chaque référence agit comme un fil dans le tissage de ma recherche, une voix qui accompagne et détourne mes propres obsessions.

- Bataille (l'œil, l'érotisme, la transgression, la matière abjecte) → un corps comme excès, la coulée de lait et de sang comme vision sacrée.
- Dalí (l'œuf, le double, la mutation, les femmes-meubles) → transformation du réel en image mentale, le corps comme métaphore.
- Topor → grotesque, absurde, érotisme déplacé, obsession visuelle.
- Jodorowsky → rite initiatique, symboles archaïques, sexualité rituelle, lait/sang.
- Arrabal → théâtre de la cruauté, nudité féminine, langage poétique et politique.
- Lynch → dissociation du réel, glissements sensoriels, corps disparus.

Ces influences ne forment pas un panthéon figé, mais un terrain fertile d'associations, un torrent d'images où je puise pour construire mes propres fragments.

Développement scénario / performance

Scène 1 : la disparition

Cadre : piscine, lumière blanche, chaleur suffocante.

Une femme allongée, visage filmé en gros plan. Elle ne fait rien, ou plutôt, elle fond.

Clignements des paupières, gouttelettes de sueur, flou: le corps se dissout dans la lumière. Puis plus rien. La chaise longue est vide.

Une musique lynchéenne emporte la scène vers une zone mentale.

Scène 2 : apparition – danse panique – rituel

La caméra part des pieds, remonte le corps : une femme nue, debout, porte des cornes.

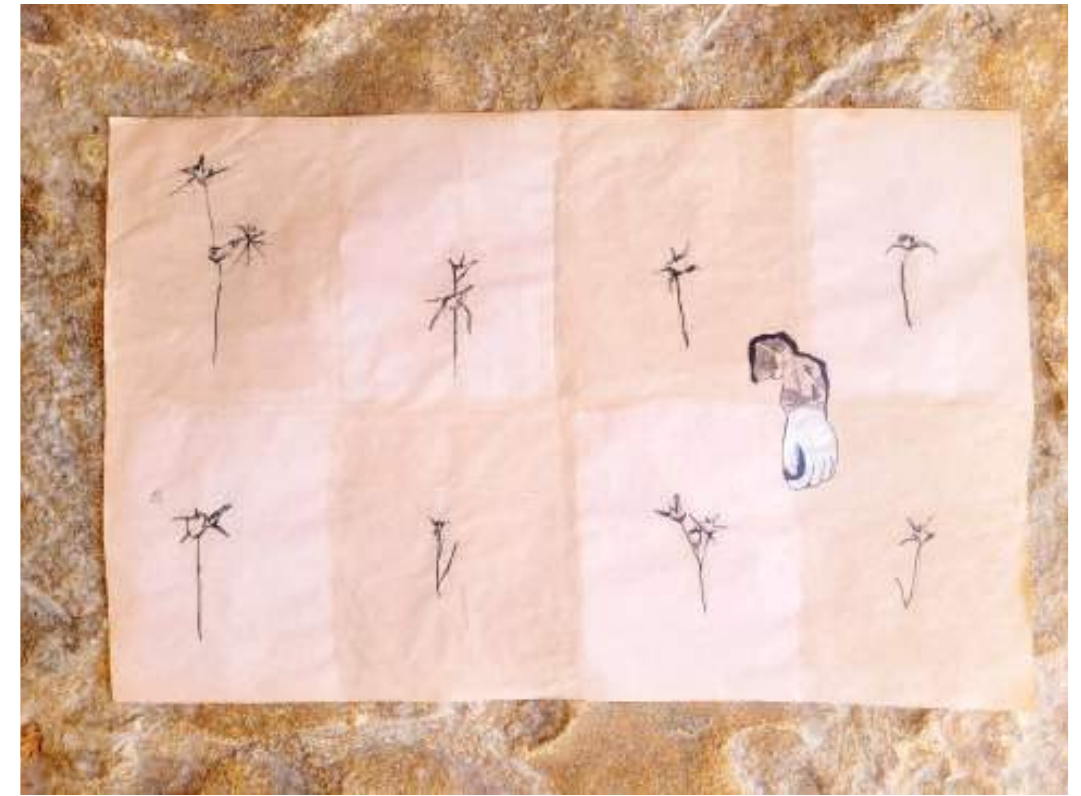
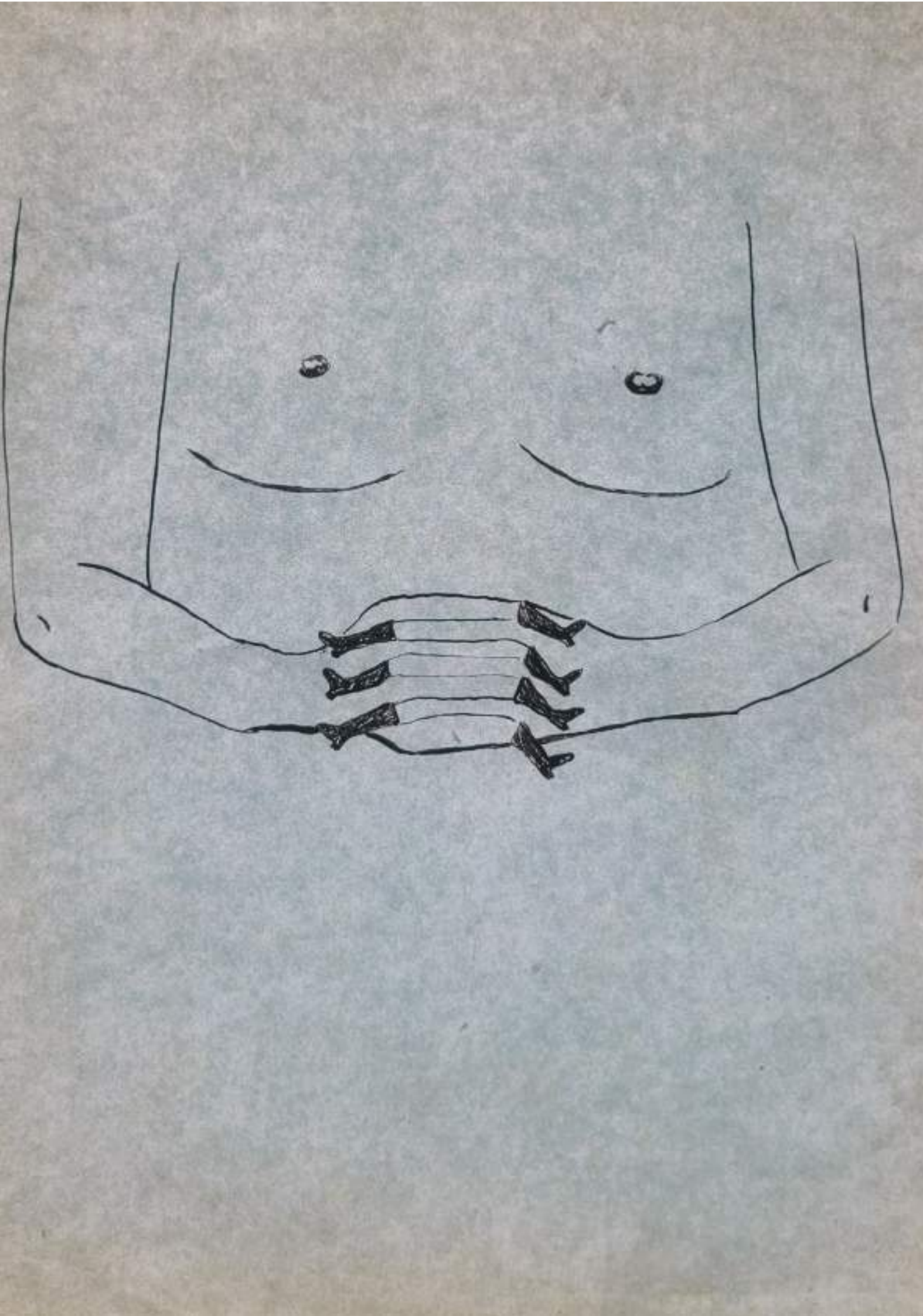
Elle danse d'un mouvement absurde, décalé.

Zoom sur la terre craquelée : le sol est un corps déserté.

Du lait est versé sur cette terre : blancheur, abondance, maternité. Puis le lait devient sang/sacrifice. Le liquide coule sur la peau — jambes, seins, ventre.





















3





